

que l'on pourra y voir utilement. Un centre toujours prêt, en un mot, à mettre en relation les hommes et les choses, le bon vouloir des uns, et les besoins des autres. Dans ce lieu où convergeraient constamment les hommes les plus dévoués aux intérêts du pays, se croiseraient sans cesse les agents les plus actifs de l'expansion nationale, les nouvelles diverses de vos progrès se développant sur toutes vos frontières, les demandes d'appui, les offres de service. Dans ce foyer ardent et actif du patriotisme, quelques instants de conversation cordiale et chaleureuse seraient à la fois, un plaisir, une instruction, et un fortifiant pour tous les esprits. Dans ces réunions sérieuses par leur but, mais familières dans leur forme, l'esprit s'éclairerait, le cœur s'échaufferait, l'ensemble général des idées s'éleverait; les uns y trouveraient un élan tout nouveau, chez d'autres se corrigerait un zèle indiscret, tous y puiseraient des inspirations généreuses et fécondes.

(A CONTINUER.)

LA CROIX ET L'ÉPÉE AU CANADA.

PAR O. DAVID, ÉLÈVE DE STE. THÉRÈSE.

(SUITE ET FIN.)

Cependant la situation de nos pères devenait de plus en plus critique; de nouveaux nuages s'amoncellaient sans cesse à l'horizon, apportant de nouveaux dangers, de nouvelles calamités. À côté du peuple Canadien grandissait un voisin jaloux et puissant qui, venu dans le nouveau monde pour s'enrichir, s'y créer une position confortable et propager autour de lui les erreurs du protestantisme, se gagnait l'affection des sauvages en les dégradant et les armait contre les Français. La Nouvelle France et la Nouvelle Angleterre avaient hérité de la haine de leurs mères-patries l'une pour l'autre. Aussi la rivalité, qui avait couvert l'Europe de ruines, ensanglanta le Nouveau Monde, mais les enfants de la Nouvelle France, comme ceux de la Vieille France, peuvent se glorifier de cette lutte, car malgré leur petit nombre, malgré leur peu de ressources, ils tinrent en échec pendant près d'un siècle des colonies beaucoup plus riches et beaucoup plus puissantes; et si quelquefois ils perdirent des batailles, si à la fin le nombre l'emporta sur l'héroïsme, toujours cependant ils purent se dire comme François Ier, à Pavie: *Tout est perdu, hors l'honneur*. Les colonies anglaises, fières de leur population et de leurs richesses, regardaient le Canada, comme une proie qu'elles saisiraient, dès qu'elles en auraient la volonté; mais elles furent cruellement déçues quand elles virent arriver presque détruite la superbe flotte qu'elles avaient envoyée assiéger Québec en 1690. C'est pendant ce siège fameux que Frontenac tint ce langage chevaleresque à l'envoyé de Shippis, qui après avoir sommé les Canadiens de se rendre, demandait une réponse par écrit: "Dites à votre maître que je lui répondrai par la bouche de mes canons." En effet le canon répondit, et les premiers boulets culbutèrent dans le fleuve le drapeau du vaisseau de l'Amiral, et trois ou quatre Canadiens allèrent s'en emparer à la nage au milieu des balles. Ce fut pendant ce siège que les milices canadiennes s'illustrèrent tant dans une

multitude de combats, où elles battirent les Anglais toujours plus nombreux.

De quels glorieux faits-d'armes cette lutte a rempli les pages de notre histoire! Comment parler de ces intrépides bandes canadiennes, que rien ne pouvait arrêter, ni la neige, ni la tempête, ni les bois, ni les montagnes; qui portant le fusil à la main, les raquettes aux pieds, fondaient comme des lions sur les établissements anglais, et disparaissaient comme l'éclair! Combien de fois, les fières colonies anglaises tremblèrent dans leurs foyers et faillirent devenir la proie de ceux qu'elles avaient méprisés! Quelles campagnes que celles de Terre-neuve et de la Baie d'Hudson, provinces dont les Canadiens s'emparèrent, après une multitude d'exploits à peine croyables! Quels glorieux souvenirs ne rappellent pas les noms des d'Herville, des Ste. Hélène, des Varennes, des Hertel et de plusieurs autres! À l'exemple des intrépides chevaliers du moyen-âge, ils ne comptèrent jamais le nombre de leurs ennemis, et cependant ils triomphèrent toujours et partout. Je voudrais, Messieurs, les accompagner dans leurs expéditions aventureuses; je voudrais avec vous suivre l'héroïque d'Herville, à travers les glaces, les rivières, les montagnes et des pays jusque-là inconnus; je voudrais vous le montrer triomphant deux fois, avec un seul vaisseau, de trois bâtiments anglais, et allant une autre fois, avec son digne frère Maricourt et neuf hommes, montés dans deux canots d'écorce, prendre à l'abordage, un gros vaisseau anglais, sur lequel ils retournèrent victorieux à Québec. Mais, je serais trop long; passons par-dessus les événements et arrêtons-nous un instant sur cette époque si glorieuse et si malheureuse à la fois, sur cette guerre de sept ans, qui rappelle cette lutte héroïque que le peuple Grec soutint pendant si longtemps contre l'Asie entière, pour sauver sa nationalité.

C'est un beau spectacle que celui de cette colonie, qui à l'appel de sa mère-patrie, court aux armes avec transport, souffre toutes les rigueurs de la famine, de la guerre avec résignation, dispute le sol de sa patrie, pied à pied, contre des ennemis toujours quatre ou cinq fois plus nombreux, et ne succombe qu'après avoir fait tout ce que l'héroïsme peut enfanter, et que parce qu'elle fut indignement abandonnée par la France, qui, il me semble, aurait dû faire plus d'efforts pour secourir de si braves enfants. Quelles victoires que celle de Monougalicla, où 250 Canadiens et 600 Sauvages défirent 1200 Anglais, de Carillon où 15000 Anglais, malgré tout ce que peut faire la rage et l'intrépidité, malgré 7 attaques désespérées, furent obligés de reculer devant 3600 Canadiens. Mais malgré ces belles victoires et beaucoup d'autres, il était impossible qu'une colonie de 70 à 80000 âmes pût triompher de provinces douze à quinze fois plus puissantes, soutenues par l'Angleterre, qui envoyait sans cesse à son secours des armées bien disciplinées. Vous connaissez comme moi le dénouement de cette lutte sanglante; vous savez que l'audace, la témérité, et l'ambition aussi, dit-on, de l'intrépide Montcalm, firent perdre aux Canadiens la première bataille des plaines d'Abraham, qui fut suivie de la capitulation de Québec; vous savez aussi avec quel transport les Anglais arborèrent leur pavillon sur les remparts de cette ville, où depuis si longtemps flottait avec tant d'honneur le glorieux drapeau blanc de la France. Malgré leurs malheurs, les Canadiens qui, comme le dit Gainéau, ont hérité de l'opiniâtreté et de la détermination indomptable de la